

SANDRINE COLLETTE

SIX FOURMIS BLANCHES



SANDRINE COLLETTE

Six fourmis blanches

roman

DENOËL
Sueurs Froïdes

À ma mère,

*ce petit être évaporé,
sa présence, son amour, sa gaieté dans nos vies
— et cette propension inouïe à n'en faire qu'à sa tête*

Mathias

Le mal suinte de ce pays comme l'eau des murs de nos maisons tout le long de l'hiver. Enraciné en nous, telle une sangsue fossilisée sur une pierre. C'est ce que disait mon grand-père, et avant lui son père, et le père de son père : depuis toujours ces montagnes sont maudites. Qui se souvient que quelque chose de beau y ait été conçu, s'y soit développé ? Que de contreparties à notre présence ici, que de compromis pour nous donner, parfois, le sentiment de bien vivre. Les vieux répètent à l'envi que les mauvais esprits ont choisi cet endroit pour venir mourir ; qu'ils y agonisent des années durant, crachant des imprécations sur nos roches et nos forêts malingres. Nous sommes de trop dans ces vallées ; nous en payons le prix fort. Nous aurions dû abandonner ces terres où nous n'avons jamais été les bienvenus. Si seulement nous étions raisonnables. Mais nous sommes faits de la même caillasse, refusant de céder une once de terrain, acharnés à faire pousser les tubercules qui nous permettent de tenir amaigris jusqu'au printemps suivant. Heureux d'un rien, aussi.

Nous observons stupéfaits les gens des villes étrangères investir notre région pendant les vacances. Ils sont rares encore ; mais leur nombre augmente chaque année, et nous avons cessé de les compter. D'eux, nous ne voyons que rires, artifices et argent. Ils s'approprient nos montagnes et se moquent haut et fort de nos superstitions. Nous nous taisons : nous qui naissons ici, qui y restons jusqu'à ce que la mort blanchisse nos os, nous savons de quoi les esprits sont capables.

Le malheur a tant frappé nos aïeuls ; personne ne croit qu'il ait arrêté de nous tourner autour. Et si certains d'entre nous le pensent, ils continuent à faire comme si, pour ne pas provoquer. Devant l'abîme des montagnes, quand le vent siffle aux oreilles son étrange mélodie, chacun peut sentir sa présence. Bien sûr qu'il est là.

Le mal. Le diable, disent les anciens.

Tous nos actes sont soupesés au regard de cette unique question : cela le fera-t-il resurgir ? Nos vies se rythment et s'épuisent à prendre garde. Même dans les grands

moments de fête, nous désignons des vieillards, postés aux coins des falaises, qui surveillent les chemins des villages. Comme si le mal ignorait les sentiers détournés qui finiront par le mener à l'un d'entre nous : superstition toujours. Mais c'est notre façon de lui montrer notre respect. D'espérer que cela l'éloigne.

Nous lui offrons prières et cadeaux, tels les païens d'une autre époque, presque sans réfléchir — par réflexe. Quand cela ne suffit pas, il nous prend un vieillard ; parfois un enfant.

Le mal est mon compagnon de chaque jour.

S'il disparaissait, je m'évapourerais du même coup.

Mais jamais il ne s'achèvera, je le sais : pour cela, il faudrait que le monde s'arrête.

*

Voilà à quoi je pense en gravissant la montagne, ce nouveau jour. J'en ai oublié la chèvre, et je me retourne pour vérifier — mais elle est là dans mon sillage, ombre silencieuse et docile, qui marche sur mes pas sans une hésitation. La corde enroulée autour du cou, dont je ne me suis pas servi — je l'ai laissée au cas où, pour les derniers mètres. Si elle flanchait.

Je jette un œil en bas. Personne ne nous voit, dans ce passage étroit qui nous sépare encore du petit sommet, et je m'arrête pour souffler. Le chemin me pèse. Quatre-vingt-dix kilos à monter, même tout en muscles, cela tire plus vers l'aval qu'autre chose. Certains soirs, je me dis que ce n'est plus de mon âge, mais est-ce que l'on arrête ce métier à quarante ans ? Avant moi, mon grand-père l'a fait jusqu'à sa mort et j'aurais l'impression de le tromper. C'est à moi qu'il a passé le don. Il disait que je l'avais aussi, qu'il fallait seulement m'aider à le trouver. Bien sûr je ne trahirai pas sa confiance, et je continuerai à exercer le don. D'ailleurs, même si je voulais, je n'ai personne à qui transmettre ce savoir incroyable et pesant à la fois.

La chèvre est arrêtée près de moi, je sens son odeur animale, étable, fumier et sueur mêlés. Elle ne mange pas. Elle aussi contemple la vue. En dessous de nous, la montagne s'étend, sans limites. Je vois les crêtes enneigées un peu plus loin, là où cela ne fond jamais, au bord des glaciers et de la frontière que je ne connais pas. Moi, la moyenne altitude me suffit. J'aime voir renaître la roche et les pauvres fleurs de dessous le blanc chaque printemps : il faut que ça vive. Il faut que cela sente le soleil, et pas seulement le froid ; les herbes sèches à cause de l'absence de terre, la pierre brûlée où je pose les pieds en me penchant pour repérer les premiers narcisses. J'attends les jours comme aujourd'hui, de saison trop précoce et trop chaude et qui me réchauffent le corps. Parfois pendant l'hiver, j'ai l'impression de geler os par os,

et pourtant je la connais cette montagne, et l'humidité permanente dans laquelle j'ai grandi, et le froid qui ne nous lâche que quand nous sommes au bout de nos forces. Mais rien n'y fait, chaque année me retrouve glacé et persuadé que l'hiver est éternel ; convaincu que jamais rien ne ramènera un peu de chaleur dans mes bras et mes jambes. Chaque année je me trompe.

J'inspire à fond et je devine, du bout de l'air, une vague odeur de plante. Oui, c'est parti. Il y aura de la neige encore, car nous ne sommes qu'en mars, mais nous sommes du bon côté de l'année. Celui qui passe trop vite, et dont je hume les effluves instant après instant tout en surveillant du coin de l'œil la chèvre brune.

Je scrute la région d'en haut, le dos tourné au petit vent comme n'importe quelle bête. Je suis ici chez moi ; ce sentiment de plénitude et de possession me vient souvent en montant, peut-être une question d'oxygène, ou de solitude. Mon pays. J'en crève, de gravir ces montagnes la moitié de l'année, mais je ne donnerais ma place pour rien au monde. Il suffit que je m'asseye devant ces paysages irréels, que je regarde le soleil tomber derrière les sommets blancs, bleus, roses, et ma rancœur s'évanouit, je reste là les bras ballants, émerveillé par tant de beauté austère. Fini la colère, et le pincement au ventre quand je me dis que je suis seul, ni femme ni famille — le lot de ces races presque éteintes dont je suis, car qui nous attendrait des semaines et des mois sans protester, qui nous prendrait tels que nous sommes, nomades et brutaux, nous embrasserait à notre retour comme si nous avions toujours été là, et que nous n'allions pas repartir le lendemain heureux et chantants. Insoumis et ivres d'espace. J'ai appris à vivre avec pour compagnes ces chèvres blanches, brunes ou noires dont l'odeur sature jusqu'au tissu de mes vêtements, jusqu'aux poils de ma barbe quand j'oublie de la couper trois ou quatre jours. Parfois leurs bêlements sont les seules paroles que j'entende de toute une semaine. Quand elles sont timides et muettes comme celle que j'emmène aujourd'hui, le silence chante en dedans de ma tête.

Je tire sur la corde.

— Allez.

Nous nous remettons en route. Bientôt nous émergeons sur le sentier, et tout en bas, les gens qui nous guettaient font des gestes en nous apercevant. Des silhouettes agitées, grandes comme des insectes au fond de la vallée, que je ne regarde plus. Je connais leurs hurlements par cœur, qui ne me parviennent qu'en murmures. *Il est là ! Là ! Il arrive. Regardez !*

Maintenant je traîne presque ma bestiole, reculant le moment où, comme toutes les autres, je devrai la prendre dans les bras pour finir le chemin. Peut-être parce que nous allons trop haut ; ou que nous avançons trop près du bord. Un faux pas, une

glissade, et c'est la mort. Sans doute le sentent-elles, elles dont le pied est si sûr que l'on peut les suivre aveuglément dans la montagne.

Finalement je me suis baissé pour soulever la chèvre et la porter sur la cinquantaine de mètres qui reste. Pendant quelques secondes elle se débat, jusqu'à ce que mon étreinte la contraigne et la calme. Son flanc bat vite. Je regarde en haut. *Eh bien voilà, je chuchote. On y arrive.* Je me remets en route, plus lentement encore avec ce poids supplémentaire. Le ventre de la chèvre est calé contre le mien et je me sens faire corps avec elle, partager nos essoufflements, notre chaleur. Peu à peu elle dodeline de la tête. Une sorte de sérénité, ou de résignation, que je lui envie furtivement. Depuis que je l'ai prise dans les bras, je lui parle à voix basse. Et comme je n'ai rien à lui dire, la litanie m'est revenue, des mots sans ordre, juste pour meubler, quelque chose de l'ordre du murmure. *Oui, voilà on y est, tu vois, là, regarde, c'est notre montagne, le soleil, dans la plaine toute cette herbe, attention où on met les pieds hein, on aurait l'air de quoi, dors, dors ce sera le mieux.*

Le sommet. Je cherche ma respiration. Tourne sur moi-même, les points cardinaux, les vents, les dieux. Personne d'autre que moi n'entend ce que je dis à cet instant. Personne ne devine le pardon que je demande, immobile face au ciel.

Alors, d'un geste que rien ne prévient, je jette la chèvre du haut de la falaise.

*

Ce que je fais ensuite, ils le connaissent par cœur, en bas. Ils me croient en prière, ou en transe. Mais la vérité c'est que je m'effondre.

Mes bras serrés sur mes yeux, c'est pour échapper au sang qui m'aveugle. Mes mains sur les oreilles, pour ne pas entendre l'horrible cri de la bête tout le temps que dure la chute.

*

Je suis un sacrificateur.

N'importe où ailleurs, nous avons disparu. Il fallait ces montagnes lugubres, les croyances ancrées dans notre sang, pour que le métier survive à cette époque ; il faut être bon, aussi. Car je ne suis pas un sacrificateur parmi d'autres : je suis le meilleur. Le seul dorénavant dans cette vallée, depuis que le Roux s'est fait attraper la manche à la corne d'un bouc et qu'il est tombé avec lui dans le ravin. Je le disais depuis longtemps, que quelque chose clochait. Les boucs, on ne les tue pas, ça ne vaut rien.

On n'offre pas de la vermine à la vermine : ça l'humilie. Le Roux choisissait mal ses bêtes, et voilà le résultat. Les gens le savaient, mais dans l'urgence il leur arrivait de passer outre — et puis ce pouilleux était moins cher, bien moins cher. Aujourd'hui, tous ceux qui l'ont fait travailler sont sur ma liste d'attente. Ils ont trop peur que le sort se retourne. Ma saison est déjà pleine jusqu'au jour des Morts, après lequel j'arrête tout jusqu'au printemps suivant, pour ne pas heurter les vieilles âmes.

Je suis un tueur de chèvres, et personne ne sait comme moi repérer une bête, l'isoler, l'emmener jusque-là où elle doit aller. Ceux qui se battent avec elles du début à la fin me haïssent pour cela : d'une certaine façon, elles me font confiance. Cherchent mes caresses jusqu'au moment où je les trahis, et où je les soulève pour les jeter dans l'abîme, comme le grand-père m'a appris, fermant mon cœur et mes oreilles. Alors je sais que cela valait la peine de mettre des heures, des jours à les choisir. Et qu'une fois encore je ne me suis pas trompé.

C'est pour cela que l'on accepte de m'attendre deux, trois, six mois : parce que j'éloigne le mal. Étranges certitudes qui ont perduré par-delà les siècles, jusqu'à cette époque de hautes technologies et de systèmes financiers aberrants : nous, les sacrificateurs, sommes parmi les hommes les plus respectés de ces vallées rudes et butées. Les seuls à pouvoir contenir les esprits de la montagne, auxquels on cache les nouveau-nés de peur qu'ils ne les tuent. C'est nous qui avons ordonné aux mères, il y a mille ans, de ne parler à leurs nourrissons que par murmures, jusqu'à ce qu'ils soient sevrés. Les villages sont remplis de leurs chuchotements peureux, et rien ne viendrait y mettre fin, car les enfants survivent. Ces superstitions sont enracinées, se transmettent, cohabitent sans heurt avec la télévision, Internet et le e-commerce. Elles nous donnent une identité aussi, dont nous sommes fiers, et la force de rester sur ces terres hostiles.

Parce que je suis là. Parce que, année après année, comme ma famille avant moi, je traite avec le mal et je le repousse. Je ne sacrifie jamais en vain. Je ne me replie pas sur les boucs ni sur de vulgaires moutons — je laisse cela aux petits peuples de l'autre côté de la mer. Tuer est un art qui se maîtrise, une communion avec la nature, l'animal et les dieux. Pas un acte barbare, non : un présent pour consacrer un mariage, un anniversaire, un baptême, un départ. Une requête. Une prière. Avec la conscience que rien ne nous est dû, mais que, derrière l'offrande, nous attendons un retour. Pauvre équilibre dont nous sommes toujours les dupes. Du sang pour un peu de bonheur.

Lou

Il fait vachement beau ce matin. Au balcon de la chambre, après avoir posé une main méfiante sur la balustrade tordue, je m'étire en regardant la vue. Un jardin vert pâle, pelouse et bourgeons de printemps baignés de soleil. Je repère un noyer et un cerisier, comme chez moi, et la similitude me fait sourire. Une table dehors, deux bancs posés sur des rondins de chêne ; à gauche, une petite grange toute bardée de bois gris. Un coin à me faire regretter de partir aussi tôt, on aurait dû s'offrir une semaine de paresseux dans cette guest-house où nous avons été accueillis hier comme des rois. Derrière moi, la montagne. Parsemée d'arbres, puis pelée, puis blanche un peu plus haut. On est très tôt en saison ; l'idéal bien sûr, ça aurait été le mois de mai ou de juin, mais on n'a pas eu le choix. C'est déjà un coup de chance, cette histoire qui nous permet, à Elias et à moi, de voyager pour pas cher. On était partis l'an dernier avec le même organisme, une rando tranquille, ça avait été super. Et là, plouf, tirés au sort. Offert, le trekking. Une seule condition : parler l'italien pour pouvoir se débrouiller avec les gens, avec le guide aussi. Ici, l'anglais, on le pratique peu ; le français encore moins. Coup de chance, Elias et moi, on s'est connus à Bologne en première année de fac. Erreur d'aiguillage, tous les deux, à tenter un parcours Erasmus en biotechnologie. Nous sommes rentrés à la fin du semestre sans diplôme, mais ensemble. Et l'italien, nous le parlons encore quelquefois entre nous, pour rire, ou pour nous disputer. Nous avons changé d'orientation tous les deux et je dois dire qu'aujourd'hui nous ne roulons pas sur l'or — pas encore. Elias a commencé à travailler l'année dernière seulement, les études d'ostéo, c'est long. Moi, avec mon diplôme de paysagiste, cela fait trois ans que je trime et que je l'entretiens, comme j'aime le lui rappeler pour le faire râler. Donc voilà, pour nous c'est le paradis ici. Ça ressemble au sud de la France, en plus sauvage. La seule chose, c'est que ça caille. Seize degrés cette nuit dans la chambre, et pourtant le radiateur était à bloc. Quand on a visité hier en arrivant, on a vu que la piaule d'à côté avait un poêle à bois, on aurait dû insister pour la prendre. Ce

matin, l'air est froid sur mes joues et mes bras, et je resserre mon col. Il est encore trop tôt pour sentir la chaleur du soleil, et pourtant la lumière me fait plisser les yeux. Je sors une cigarette, craque une allumette. À l'intérieur, Elias m'appelle.

— Mais tu ne peux pas profiter de ces vacances pour ralentir ?

Zut. J'aurais dû prendre le briquet. Mais même le petit claquement du briquet, il l'aurait entendu. Je hausse les épaules, souffle la fumée voluptueusement. Ralentir ? Non. La clope, j'aime ça. Question d'habitude sans doute — j'ai commencé à quatorze ans. C'est une compagnie, une manie, mon doudou à moi, comme d'autres vont croquer un carré de chocolat ou se ronger les ongles, enfin la comparaison n'est pas bonne, bien sûr. Je me retourne : Elias est là, près de moi. Il passe un bras autour de mes épaules et je recule un peu. Je le connais par cœur, il le sait, et il ne m'arrachera pas ma cigarette. Il rit.

— Mais jette donc cette saleté, dit-il.

— Que dalle. Tu sais combien ça coûte ?

— Justement. Tu ferais de sacrées économies.

Je m'accoude à nouveau à la rambarde, ignorant sa dernière remarque.

— C'est beau ce pays, hein.

— Oui. Et mal connu. Encore préservé, du coup.

L'Albanie. Dire que quand on nous a proposé le voyage, malgré tout, j'ai commencé par refuser. D'abord parce que je ne voyais pas du tout où c'était, sur une carte ; je n'avais jamais réalisé qu'elle était juste en face de l'Italie. Je la croyais du côté de la Moldavie, aux frontières de l'Ukraine. Trop loin pour ma limite personnelle — trois heures d'avion, après, je bute. Et puis je pensais que c'était un pays de fous, guerrier et incontrôlable, dangereux, où des gens comme nous se feraient forcément voler, tabasser, violer, que sais-je. Tous ces préjugés dont Elias se moque : il dit que je retarde de vingt ans.

— On aurait dû rester ici au lieu d'aller crapahuter dans la montagne.

J'ai de la suite dans les idées. Mais Elias efface ma suggestion d'un geste.

— On est tous prêts. On prend un petit déjeuner et on se met en route pour Valbona dans une heure. Lou, regarde ce paysage, ce serait tellement dommage de ne pas en profiter.

Je suis d'accord, au fond : pure paresse de ma part, le réflexe d'une fille qui travaille dur et dont le corps demande grâce parfois, mais un coup d'œil sur la vallée me convainc qu'Elias a raison. Et puis je veux dormir à la belle étoile dans la neige, au moins une fois. Allez. C'est parti — dans ma tête, j'ajoute « mon kiki » et je ne le dis pas, cela fait partie des expressions qui me font rire mais qui exaspèrent Elias.

Nous bouclons nos sacs. Le temps de descendre, de traverser le séjour tapissé de lambris en bois clair, les autres sont assis dehors devant un pot de café et des choses qui ressemblent à des crêpes, en plus sec. Nous nous saluons avec entrain. Nos compagnons de voyage.

— La pêche ? demande Marc.

Elias lève le pouce en acquiesçant et je ne peux pas m'empêcher de le trouver craquant, avec ses cheveux blonds qui happent la lumière, ses yeux bleu de mer et sa longue silhouette athlétique. À côté de lui, je me sens parfois petite et trapue, et pourtant il n'en est rien : je suis solide, noueuse, c'est tout, métier oblige. Pas très grande. Brune avec des yeux moins bleus que ceux d'Elias, mais bleus quand même. Quand il fait beau, ils virent au jaune, je sais que c'est difficile à croire, il faut l'avoir vu une fois. Je croise le regard d'Arielle et lui souris.

— Ça va ?

Elle me répond elle aussi d'un sourire. La seule autre nana du groupe, une rousse étincelante, et je n'arrive pas à savoir si sa couleur est naturelle ou pas. À part nous deux, quatre gars : son mari à elle — Lucas —, le mien et deux célibataires, Marc et Étienne. Il y a un mois, nous ne nous connaissions pas ; mais comme nous avions tous signé pour ce voyage, nous avons eu envie de nous rencontrer un soir à Paris. On a opté pour un dîner près de la place d'Italie. Géographiquement, c'était le plus simple, une sorte de point de convergence entre nos lieux d'habitation car Marc, Arielle et Lucas n'étaient pas parisiens : le premier arrivait par la gare du Nord, les autres venaient de Lyon. Comme toujours quand on ne se connaît pas, ce soir-là, la conversation est partie sur nos boulots. Pas le plus intéressant, mais cela permet de se situer, même si on s'en fout qu'Arielle soit postière, et lutteuse le week-end, ou que Marc soit sans doute au chômage, vu qu'il ne l'a pas ouvert là-dessus. Moi, celui que je trouvais sympa, c'était Lucas. Pas trop son mot à dire avec une femme exubérante comme la sienne qui s'est mise à chanter *La Traviata* à la fin du dîner, mais un type discret, malin, banquier toute l'année sauf les trois jours que nous projetions de passer ensemble. En revanche je n'ai pas aimé Étienne, c'est ainsi, une sorte de distance immédiate, et je me suis dit : *Un con*. Prof, et qui se targuait d'être un peu psychologue : évidemment, il savait tout sur tout. J'ai fait un effort, pour Elias qui me reproche souvent d'être un ours mal léché et de préférer la compagnie de mes arbres à celle des gens. Cela dit, il n'a pas tort : j'aime la solitude. Au fond, à nous deux, nous équilibrerions le monde. Lui passe ses journées à tripoter des corps — quelque chose que je serais bien incapable de faire, car le contact de la peau humaine me répugne, et chaque fois que je dois tendre la main à un client, je ne peux pas m'empêcher de m'essuyer en douce, par réflexe, d'un geste vif sur mon

jean. Elias est à part, bien sûr, dans mon indigence sensuelle, et je mendie parfois ses services quand, avec les gars, nous en avons bavé sur un abattage ou une plantation gigantesque, quatre mille repiquages dans la journée, six mille sapins de Noël, tout ça.

Enfin, c'était plutôt sympa ce petit dîner sous les parasols chauffants d'un restaurant italien, même si on n'a pas eu chaud — mais il fallait faire avec les fumeurs. On a tous pris une pizza, sauf Elias et Lucas qui ont préféré des pâtes, et on a papoté pendant deux bonnes heures. Ce n'est pas facile de bavarder bille en tête avec des gens qu'on n'a jamais vus et ceux-là, je ne m'en ferais sans doute pas des amis pour la vie, mais le temps d'un grand week-end à la montagne, pourquoi pas. Et puis cela m'a rassurée de voir avec qui j'allais partir, parce que je suis plutôt casanière et que les changements me mettent mal à l'aise. Même les vacances. Je me dis parfois que, si je n'étais pas avec Elias, je ne quitterais jamais ma banlieue. La routine m'apaise. Tout le contraire d'Elias encore une fois, qui aime le contact, les découvertes, les nouveaux horizons. Nos différences nous amusent ; grâce à lui, je ne suis pas une vieille fille de vingt-cinq ans. Même si l'intérêt de ces rencontres de passage, de ces drôles d'amitiés furtives, me dépasse. Je ne comprends pas comment on peut se passionner pendant une semaine, un peu plus, un peu moins, pour des hommes et des femmes qu'on ne reverra jamais. Combien de gens ai-je déjà oubliés, qui ont compté quelques jours d'une époque gommée de ma mémoire, et que la vue d'une photo ou l'évocation d'un vieux souvenir me rappellent parfois avec étonnement. *Tiens, c'est vrai, cela a existé.* Il en sera cette fois comme des autres, et dans un an, ou cinq, les silhouettes de nos compagnons de montagne seront devenues floues, je ne mettrai plus de visage sur leurs noms.

— Tu ne manges rien ?

La question d'Elias me fait sursauter. Je prends une galette. *Si, bien sûr. Je pensais à autre chose.*

— Où est-ce qu'on a rendez-vous ? demande Marc.

Lucas fouille dans son sac, sort une feuille de route.

— J'ai l'adresse de l'hôtel où on doit retrouver le guide. On pourra boire encore quelque chose avant de partir. Et après, les enfants... parés pour l'aventure !

Arielle soupire d'aise, ouvre les bras vers le paysage. Nous sommes au fond de la vallée, le bruit de la rivière nous parvient quand le vent pousse vers nous. Ce soir, à midi même, nous pataugerons dans la neige, nos bardas de quinze ou vingt kilos sur le dos.

— À votre avis, on va où ? demande Marc en montrant les montagnes.

Elias s'esclaffe. *Aucune idée.* Étienne tend un doigt vers l'est.

— Valbona est ici, à un kilomètre... Puisqu'on part à, mmm... j'ai oublié le nom, enfin, ça devrait être par là.

— De toute façon, dit Arielle, on s'en fout, on a un guide. Et puis je vous rappelle qu'on est nuls. Soyons à la hauteur.

Nous applaudissons en riant. C'est vrai. Nous avons baptisé notre groupe ainsi lors de notre rencontre, *La montagne pour les nuls*. Il y a une certaine jouissance à se parer des adjectifs les plus idiots en sachant que c'est faux, qu'on y arrivera, à vaincre les glaciers hostiles — et les ours, a ajouté Lucas ce soir-là. C'est l'objectif de cette randonnée de l'extrême, comme on nous l'a vendue : les hauts sommets pour les débutants. Enfin, hauts... qui culminent à deux mille cinq cents, deux mille sept cents mètres. Mais pas de remontées mécaniques ici : un peu de 4 × 4 pour nous faire grimper au maximum, et après, tout à pied. Trois jours d'un mois de mars radieux et gelé, pour découvrir la montagne comme nous ne l'avons jamais vue, pas sur les pistes à touristes de base, non, mais à travers les chemins abrupts et glacés qui mènent sur les crêtes et qui sont d'habitude réservés aux randonneurs chevronnés. Tout le défi de cette agence de voyages : nous faire faire ce que nous croyions impossible, ouvrir les sommets à des gens comme nous, qui ne connaissent pas ou peu la montagne. Et nous sommes les pionniers de ce circuit improbable qui a demandé plusieurs mois de préparation. Une session test pour ce drôle de challenge, voilà pourquoi on nous l'offre, et pourquoi cela nous plaît. Sortir enfin de l'ordinaire. Échapper aux vacances stéréotypées, aux embouteillages au télésiège ou au bord de la mer. Voir ce que les autres ne dénichent que sur les cartes postales. Au soir du deuxième jour, nous atteindrons un sommet avec l'un des plus beaux panoramas du monde. Cela se mérite, et avant, et après — le froid, l'air raréfié, la neige, mais nous sommes prêts. Tous les six.

*

Le guide avait levé devant lui une pancarte avec le nom de l'organisme de voyages inscrit dessus. C'est ainsi que nous l'avons reconnu au point de rendez-vous où se presse déjà du monde prêt à partir sur les chemins, avec ce panneau ridicule qu'il tenait en l'air, lui cachant le visage. Nous le cherchions dans la confusion des touristes présents — pas une marée mais j'étais étonnée, nous étions bien une cinquantaine éparpillés autour du café que proposait l'hôtel — et Arielle l'a vu en premier. *Là !* a-t-elle crié, et nous avons suivi. Notre guide de montagne nous a serré la main à tous en se présentant. Vigan. Drôle de nom, qui sonnait vieux comme un

monde inconnu, qui nous a fait hausser les sourcils. Un peu de dépaysement, déjà : cela nous allait bien.

Ensuite nous nous sommes attablés et, en attendant d'être servis, il a fallu dire ce que nous avions mangé avant de venir. *Pas assez*, a marmonné notre guide en nous écoutant, et secouant la tête avec une moue. *Mauvais. Combien ? Trop peu*. Pareil avec le contenu de nos sacs, et nous avons énuméré la nourriture, la pharmacie, les vêtements, tout. *OK*, il a dit. Il a souri pour la première fois. Et là, je me suis fait la réflexion : beau garçon. Une chouette gueule burinée de montagnard, et il porte joliment sa quarantaine solide, un brun ténébreux au regard un peu flottant, un côté brut qui m'accroche. Tout bon. Je sens l'attention d'Elias sur moi, qui me connaît si bien ; me tournant vers lui, je lève discrètement un pouce en l'air, histoire de lui faire partager mon appréciation. Il me lance un geste de menace en retour, et nous échangeons un sourire complice. Je reviens à Vigan, ses yeux noirs, ses boucles brunes indisciplinées. Le pli amer au coin de sa bouche quand il nous regarde. Eh bien.

En quelques minutes il nous a observés, estimés, évalués. À première vue, nous ne valons pas bien lourd à la perspective d'une ascension, et son air un peu figé en dit long sur son embarras. Mais quoi, il le savait, que nous ne sommes que des amateurs. Est-ce qu'il espérait faire de la glisse sur les pentes glacées, battre des records de vitesse en course à pied ? Cela se voit tant que ça, que nous sommes des profanes ? Qu'importe. Je décide de ne pas me laisser gâcher ma journée, d'ignorer ce regard déçu sur nous, sur les mains blanches et fragiles d'Étienne, sur Arielle qui pèse vingt kilos de trop. Sur moi, quand je sors une nouvelle cigarette. Et même, cela finit par me faire rire. Nous sommes un groupe si contraire à ceux qu'il doit avoir l'habitude d'emmener. Ignorants et dilettantes, et bruyants, et bavards. Marc lève sa tasse au-dessus de la table.

— À nous, et à cette belle balade qui nous attend.

Nous entrechoquons nos gobelets et je me dis que c'est la première fois que je trinque au café et au thé. Puis nous les tendons tous ensemble, vers Vigan.

— À toi, qui t'es fait embarquer dans cette aventure sans savoir à quoi tu t'attaquais. Nous voilà !

Notre montagnard sourit, nous lance un geste d'excuse.

— Ne le prenez pas mal si je vous regarde comme ça. Il faut bien que j'essaie de me faire une idée des difficultés que cette randonnée va nous poser, le circuit n'est pas toujours évident ; mais on va l'emmener, votre petit groupe, et bien. Le temps est avec nous, c'est rare à cette période de l'année. On a de la chance.

— On est de grands veinards, fanfaronne Marc.

Lucas approuve.

— Et notre chemin sera parsemé de fleurs et de diamants.

Vigan se met à rire.

— Et de neige, et d'embûches, et de dîners de pâtes froides. Mais vous avez raison : cela n'empêche pas d'être optimiste. En attendant, prenez des forces, nous allons avoir une grosse journée.

Il nous montre du doigt les énormes tartines de pain empilées au milieu de la table, le jambon et le fromage, la confiture, et nous faisons la grimace. Citadins habitués aux petits déjeuners manqués et aux cafés en guise de repas, et il n'est que huit heures. Mais sur ce point, Vigan est intraitable : c'est ça, ou il nous laisse sur place. La montagne, ça creuse.

*

Le 4 × 4 nous jette sur une petite plate-forme rocheuse et s'éloigne. Je le suis du regard un moment. Quand il disparaît, je me dis que ça y est : nous sommes seuls au monde dans ce paysage inouï. Pas fâchés d'être arrivés, tassés que nous étions dans une seule voiture. Elias et moi sommes montés dans le coffre, les autres se sont serrés à quatre à l'arrière, à moitié assis les uns sur les autres, les sacs entassés sous nos pieds. Devant, le conducteur et Vigan. Heureusement que la vue à couper le souffle nous récompense de ces heures douloureuses. Au fond de la vallée, la rivière dessine un long serpent bleu surréaliste, les prés sont d'un vert timide. Là où nous sommes, la pierre et la neige ont remplacé la flore, mais le soleil éclaire l'ensemble d'une lumière dorée magnifique. Je ne sais pas pourquoi ce paysage me donne l'impression d'assister à la naissance du monde, je ne l'explique pas à Elias, je n'y arriverais pas. Peut-être les couleurs tendres et fraîches, l'air pur, presque doux à présent, l'exaltation de l'altitude. Une sensation fusionnelle avec ce qui m'entoure, et j'observe les autres qui discutent, suis-je la seule à sentir cette communion puissante avec la nature, qui me donne la chair de poule ? Partout sous nos pieds, les rochers, quelques fleurs chétives poussées trop vite après l'hiver ; l'impression d'une terre au bord de la fusion, ne serait-ce la neige qui déjà l'étouffe et la noie. Je respire avec elle. Pose la main sur un conifère pour en sonder l'écorce, comme si cela pouvait être différent ici, primitif, préhistorique. À quelques pas, j'entends la voix d'Étienne.

— À combien on est, là ?

Vigan hausse les épaules. *Mille cinq cents mètres à peu près. Et on va aller...* — il montre un point bien au-delà de nous et nous nous retournons tous pour le voir, un

point qui nous semble impossible — ... là.

Ensuite il regarde nos yeux écarquillés et prend son sac à dos en souriant.

— Pas ce soir, bien sûr. C'est trop loin. Mais on ne va quand même pas traîner.

— Ah bon, s'exclame Arielle dans un soupir de soulagement, parce que là, j'ai cru que je pouvais rentrer directement à la maison, même pas la peine d'essayer !

Vigan vérifie nos sacs, règle quelques sangles. Nous tape dans le dos l'un après l'autre, comme à de bonnes bêtes. *C'est parti*. Et empoignant nos bâtons, nous nous mettons en route. Au début, avec Elias, on chahute un peu — l'excitation de la montagne, notre jeunesse, a dit Lucas avec un soupir, lui qui doit approcher les quarante ans.

Nous nous tenons par la main et Elias me dit : *Passe devant*, en file indienne comme les autres. Nous fermons la marche. Je lui chipe son bonnet en courant, d'une démarche pataude à cause de mes vêtements molletonnés, gros pantalon, gros anorak — il m'attrape d'un geste en se moquant de moi et de ma lenteur, ramasse un peu de neige qu'il me glisse dans le cou. Je crie. *Chut*, rit-il un doigt sur la bouche. *Allez, va*. Je sais qu'il me regarde, même si je n'ai plus rien de séduisant avec ma combinaison de randonneuse, on dirait un épouvantail trop habillé au milieu d'un pré. Mais il ne peut pas s'en empêcher. Il m'appelle pour que je me retourne. Mes taches de rousseur sur le nez, mes yeux bleus tachetés de jaune, il dit, comme des petits soleils. Il court quelques pas vers moi et je l'arrête en levant un bras et une jambe, je lui demande :

— Je te plais toujours ?

Il rit. *T'es bête*. La boule de neige qu'il lance du bout des doigts atterrit sur mon oreille. Et puis je me rends compte que Vigan nous regarde, nous hèle, une main en l'air.

— Hé, les jeunes, je vais essayer de ne pas vous perdre tout de suite. Vous suivez le mouvement, là ?

Nous accélérons le pas pour rejoindre le groupe. Je perds rapidement du terrain, Elias m'attend. Lorsque nous rejoignons les autres, Vigan a froncé les sourcils.

— Ça va ?

— Oui, je dis en reprenant mon souffle. C'est juste la mise en route. Cigarette. C'est pas malin, mais j'arrive pas à arrêter.

— Tu fais de la balade, le reste de l'année ?

— Euh, oui, de temps en temps. Mais ça va aller.

— Sûre ?

— À cent pour cent.

— Bien. C'est toi qui vois.

Je lui décoche un beau sourire. *Bon, je suis d'accord pour être la nulle du groupe...* Avec mes quarante-cinq kilos c'est un comble, et la vue de la grosse Arielle qui crapahute en tête m'écoeure un peu. Vigan suit mon regard, me rassure.

— C'est moi qui vais donner le rythme, ne t'inquiète pas. On n'est jamais à la course en montagne.

— On va marcher combien de kilomètres aujourd'hui ?

— Oh, ça ne veut rien dire les kilomètres, ici. Ce sont les dénivelées qui comptent. Et cela dépendra de la neige.

Il se tourne vers Elias.

— Tu restes derrière ?

En ce début de journée du mois de mars 2013, nous ressemblons à une courte file de fourmis montant à l'assaut des montagnes, sages et ordonnés bien en ligne, et peut-être les autres se demandent-ils comme moi pourquoi ils ont plongé dans cette escapade, à quoi cela leur sert, et si le plaisir de raconter ce qu'ils auront vécu là-haut vaut la peine que nous avons à enchaîner un pas après l'autre, inlassablement, entre les pauses pour boire, respirer, boire encore. Vigan nous a prévenus : nous perdons un litre d'eau par tranches de cinq heures en altitude, et nous perdons aussi le sentiment de la soif, à cause du froid. Aussi nous oblige-t-il à nous arrêter au milieu de la matinée, sortant son réchaud et faisant frémir l'eau pour un thé obligatoire, il dit, une boisson chaude, rien de tel, et nous sommes trop heureux de nous asseoir au hasard des rochers et de nous reposer les jambes et le souffle. Marc se marre.

— Tu sais quoi, nous jette-t-il collectivement, c'est un peu comme le foot ou le tennis : vachement mieux à la télé.

Nous acquiesçons tous en hochant la tête, il n'a pas tort — n'eût été le sentiment progressif de nous surpasser, d'avancer à pas de nains mais d'avancer quand même, et de laisser derrière nous la trace de notre passage, une ligne de neige foulée, tassée, tel un sentier fendant une mer blanche. Ce qui m'étonne, c'est le sentiment presque immédiat de fatigue que j'ai ressenti. Dès cette première pause, je commence à projeter le deuxième arrêt, puis celui de midi, et ainsi de suite jusqu'au soir. Mes jambes sont lourdes et mon souffle resserré, marcher me demande un véritable effort. Il faut dire que nous ne faisons que grimper, bien sûr, que les cailloux roulent sous nos pieds puis, très vite, la neige, qui envahit la montagne. Je n'ai pas tout à fait dit la vérité à Vigan, je ne fais jamais de balade ; celle de l'été dernier en Grèce, avec Elias, ça ne compte pas, c'était il y a longtemps. Et puis, cinq jours seulement. Depuis, rien. Je bosse dehors toute l'année et j'en ai ma claque, des forêts. Mais il y a loin du travail en force, statique, de mon quotidien, à l'impulsion constante d'une marche de cinq ou six heures qui plus est en montée. Je regrette mon obstination à

refuser la plupart des promenades que propose Elias — trop tard. Une chape de plomb sur mes épaules. La seule chose qui me rassure, c'est que les autres ne vont pas plus vite. Au fond de moi, j'espère qu'ils en bavent eux aussi. Pause, pause. Pouce, comme on disait quand on était gamins. Les heures sont longues, et pourtant nous savons déjà qu'au moment où nos corps n'en pourront plus, Vigan va se retourner vers nous, rire en nous observant. Poser son sac à terre en disant : *Y a-t-il des volontaires pour une petite halte* — et ce ne sera pas une question.

Incroyable comme, l'après-midi même, j'ai l'impression d'être partie depuis des jours. L'air vif, la fatigue, les vertiges quelquefois, saoulés comme si nous respirions trop fort. Le rythme : toutes les heures, quinze minutes de repos. La journée se décompose en quatre, cinq morceaux qui donnent un drôle de sentiment d'éternité, en boucle, et tout recommence chaque fois, la marche, la pause, les raisins secs ou les biscuits, l'eau, le thé. Les sacs pèsent lourd sur nos épaules, mais n'est-ce pas ce que nous voulions, bivouaquer et nous sentir libres, avec le poids des tentes et de la nourriture nous sciant le dos tout en nous promettant un week-end hors du temps. Par moments cachés sous les forêts de sapins, nous nous sentons comme des petits êtres vivant dans des tunnels et nous regardons de loin en loin le soleil percer entre les branches, aveuglés, riant de nous retrouver déjà en pleine lumière quand les arbres se dispersent. Les failles, les plaques de glace, les chutes, nous n'y croyons pas : nous sommes au-delà. Peut-être une euphorie d'altitude, et nous voyons bien que le guide nous surveille. Assez vite d'ailleurs, nous retrouvons notre calme, car le souffle nous manque. Nous ouvrons les bras devant les paysages impensables qui se découvrent au sortir d'un bois de résineux, au coin d'une montagne. À perte de vue, des neiges entrecoupées de roches, dessinant les replis d'une crème fouettée magnifique, crayeuse et vierge — une fois Elias m'a pris la main et nous avons regardé sans rien dire et sans plus rien entendre autour de nous. Un jour d'exception. Je me dis que celui-là, je ne l'oublierai pas.

© Éditions Denoël, 2015
Graphisme : Stanislas Zygart

<https://jadidpdf.com/fr>

Sandrine Collette
Six fourmis blanches

**Le mal rôde toujours dans ces montagnes maudites.
Parviendront-ils à lui échapper ?**

Dressé sur un sommet aride et glacé, un homme à la haute stature s'apprête pour la cérémonie du sacrifice. Très loin au-dessous de lui, le village entier retient son souffle en le contemplant.

À des kilomètres de là, partie pour trois jours de trek intense, Lou contemple les silhouettes qui marchent devant elle, ployées par l'effort. Leur cordée a l'air si fragile dans ce paysage vertigineux. On dirait six fourmis blanches...

Lou l'ignore encore, mais dès demain ils ne seront plus que cinq. Égarés dans une effroyable tempête, terrifiés par la mort de leur compagnon, c'est pour leur propre survie qu'ils vont devoir lutter.

Sandrine Collette est née en 1970. Elle partage sa vie entre l'écriture et ses chevaux dans le Morvan. Des nœuds d'acier, son premier roman, paru chez Denoël en 2013, a rencontré un vif succès critique et public. Il a reçu le Grand Prix de Littérature policière.

DU MÊME AUTEUR
AUX ÉDITIONS DENOËL

Des nœuds d'acier, 2013

Un vent de cendres, 2014

Cette édition électronique du livre
Six fourmis blanches de Sandrine Collette
a été réalisée le 4 février 2015
par les [Éditions Denoël](#).
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782207124369 – Numéro d'édition : 278377).
Code Sodis : N69624 – ISBN : 9782207124376.
Numéro d'édition : 278378.